LE MESSAGE

Nous venons de lire et relire attentivement le message que, suivant l'usage consacré, le président Roosevelt vient d'adresser solennellement aux deux Chambres du Congrès, lors de leur rentrée en session, après les longues vacances de l'été et de l'automne.

C'est le second qu'il envoie au corps législatif, en pareille circonstance. Les connaisseurs le trouveront supérieur au premier. Comme dans tout ce que fait M. Roosevelt, on aperçoit le côté littéraire. Il écrit très bien, il est très clair, ce qui ne gâte nullement la politique.

Mais ce qui frappe le plus dans ses discours comme dans ses communications au Congrès, c'est l'accent de sincérité qui y règne. Il peut parfois se tromper. Personne n'est infaillible ici-bas, pas même un président républicain. Mais s'il erre, c'est de bonne foi. C'est pour cela qu'il faut beaucoup lui pardonner. Il a l'horreur des exagérations, des parti-pris. Jusque chez ses propres partisans, il leur fait la guerre. Le message que nous avons sous les yeux en donne la preuve.

Il déteste les trusts et il le leur fait clairement entendre.

Seulement, comme il est une de leurs créatures, il n'ose pas passer de la parole aux actes. Il y a même dans ce document des passages où l'on se demande, après les avoir lus, si celui qui les a écrits est pour ou contre les trusts—ce qui prouve que tel ou tel homme qui est capable de se mesurer avec un tigre ou un ours, peut trembler parfois devant quelques politiciens.

Le message débute brillamment par un éloquent tableau des progrès qu'ont faits les Américains depuis cent ans, et il démontre victorieusement que bon nombre des fortunes qui se sont faites dans le siècle dernier étaient fort légitimes. Durant ces derniers temps surtout, les progrès ont été merveilleux dans l'agriculture, comme dans la finance et l'industrie, mais à côté du bien le mal s'est glissé. Notre devoir est de l'extirper, mais il faut en même temps nous garder avec soin de détruire le bien qui s'est opéré et les fortunes qui se sont édifiées. Attaquons-nous aux vices qui se sont glissées dans les corporations, mais respectons les corporations elles-mêmes; ce sont elles qui ont fait la fortune, la grandeur du pays.

Toute la première partie du message est écrite sur ce ton, l'éloge s'y mêle partout au blâme. Il en est de même des avis qu'il donne et qui sont parfois contradictoires. C'est ainsi qu'il demande que l'on mette rigoureusement en vigueur la loi Sherman contre les Trusts mais que l'on conserve intact le tarif protectionniste. Comme si ce tarif n'était pas la véritable source de tous les Trusts qui se sont développés partout et ont pris des proportions alarmantes, malgré la loi en question.

Qui donc a prédit dernièrement que le message porterait un coup terrible aux coalitions funestes des capitalistes.

Il vient de paraître, ce message, et les trusts sont aujourd'hui plus forts que jamais. Ils savent que l'exécutif ne prendra contre eux aucune mesure efficace.

On connait les idées chères de M. Roosevelt sur la réciprocité. Il revient, comme toujours, sur la nécessité pour l'Union de venir au secours de la République Cubaine, qui est son œuvre et qu'elle doit protéger.

Nous ne pouvons suivre le Président à travers les différentes questions qu'il traite, souvent avec beaucoup d'à-propos. Les idées qu'il émet sur tous les sujets sont généralement saines et méritent l'approbation des populations.

Il est grand partisan de l'arbitrage entre nations dans la sphère politique, comme entre patrons et ouvriers dans la sphère industrielle, et il appelle de tous ses vœux la conclusion prompte d'un traité avec la Colombie qui permette de commencer les travaux du canal de Panama.

Il félicite avec raison le peuple américain de sa façon à la fois habile et humanitaire de régler la question des Philippines, à l'honneur de l'Union et pour le bonheur des pays annexés. Au lendemain même de cette conquête, la République a pu diminuer son armée et la réduire au minimum comme avant la guerre. Aucune nation n'a jamais offert au monde un pareil spectacle.

Ce qu'il faut maintenant aux Etats Unis, c'est une forte marine bien équipée et bien dressée. Sous ce rapport, elle ne laisse rien à désirer.

C'est le nombre des navires et le nombre des officiers qui font un peu défaut. Le premier devoir du Congrès et de l'Exécutif est d'y pourvoir en augmentant le budget de la marine, ainsi que l'exige la situation faite au pays par ses nouvelles acquisitions.

Le message se termine en appelant l'attention du Congrès sur l'Alaska, pays vaste dont on a trop négligé jusqu'ici d'exploiter les richesses agricoles et minières. Ce qui lui manque, ce sont de bonnes lois qui protègent le pionnier dans ses travaux et ses entreprises et lui donnent la sécurité pour ses biens et sa personne.

ASSOCIATION SANITAIRE AMERICAINE.

Nous appelons l'attention du public, des Médecins et Sanitariens en particulier, sur un événement de grande importance qui doit avoir lieu prochainement en notre ville. Nous voulons parler de la réunion de l'Association Américaine de Santé Publique. Cette Association est composée d'Hygiénistes distingués de toutes les parties des Etats-Unis, du Canada et du Mexique; c'est, on le voit, une Association Internationale. Elle compte près de 1500 membres et exerce une très grande influence dans toutes les questions sanitaires qui intéressent les pays qui en font partie.

L'Association se réunit tous les ans dans une ville nouvelle. Ses "meetings" ont partout un grand retentissement, partout elle enrôle sous ses drapeaux un nombre considérable de nouveaux membres et excite un vif intérêt pour tout ce qui a trait aux questions sanitaires, tels que l'assainissement des villes, l'approvisionnement d'eau potable, le drainage, les égouts, etc. A la suite de chacune de ses réunions, on a remarqué une grande amélioration dans l'état sanitaire de la ville, et un surcroit d'intérêt dans l'hygiène publique de la part des autorités municipales et de la population. On comprend tout le bien qu'une telle Association est appelée à faire dans une ville comme la nôtre.

On se rappelle qu'il y a quelques années au meeting tenu avec tant d'éclat dans la ville de Mexico, un de nos médecins les plus distingués eut l'honneur d'être élu président.

C'est mardi prochain, le 8 que l'Association Sanitaire doit tenir sa première séance au Tulane Hall. Elle siégera du 8 au 12 du mois.

Nous faisons des vœux pour que nos éminents Sanitariens, venus de si loin, trouvent en notre ville un accueil chaleureux, digne de la réputation de généreuse hospitalité dont jouit en tout lieu la Nouvelle-Orléans. Nous lui souhaitons tout le succès qu'elle mérite, persuadés qu'elle suscitera parmi nous un véritable enthousiasme sanitaire et qu'elle verra encore grossir le nombre de ses membres. Il n'est pas nécessaire d'être médecin pour en faire partie, toute personne intéressée dans les progrès de l'Hygiène publique peut en devenir membre.—

Pour plus ample information, nous référons nos lecteurs au Dr C. Wilkinson, président du comité d'arrangements, et au Dr Formento, ex-président de l'Association et président du comité de réception.

LE MYSTÈRE DE LA RUE DE LA FAISANDERIE.

On lira avec intérêt les détails circonstanciés de la première heure, tels que les a publiés un journal de Paris, de la mort mystérieuse d'une Américaine, Mme Ellen Gore.

Nous avons souvent entretenu nos lecteurs dans nos dépêches, du tragique incident dont s'occupe la justice et sur lequel la lumière ne s'est pas encore faite.

Voici comment en parle le journal en question sous la date du 31 novembre :

Un drame mystérieux, puisqu'on ne sait pas encore si l'on se trouve en présence d'un crime, d'un suicide ou d'un accident, s'est déroulé avant hier soir à sept heures, 9, rue de la Faisanderie.

Une jeune Américaine, âgée, de vingt huit ans, Mme Ellen Gore, a été tuée d'un coup de revolver dans la chambre d'un de ses amis, M. Jean de Rützwoski, âgé de vingt-sept ans, artiste du Théâtre impérial de Saint-Pétersbourg, en congé à Paris depuis six mois.

Le drame n'a eu pour témoin que M. de Rützwoski, qui, après avoir déclaré que la jeune femme avait été victime d'un accident en maniant un revolver, a affirmé qu'elle s'était suicidée.

Ces deux versions contradictoires ont paru étranges à M. Landel, commissaire de police du quartier de la Porte-Dauphine et à M. Gauneval, juge d'instruction.

A deux heures du matin, ce magistrat, qui s'était transporté avenue de la Faisanderie, faisait écrouer au Dépôt M. Jean de Rützwoski, sous l'inculpation d'homicide volontaire.

Voici le résultat de notre enquête sur cet événement tragique:

La maison qui porte le numéro 9 de la rue de la Faisanderie est un petit hôtel à trois étages, situé à quelques mètres de l'avenue du Bois-de-Boulogne, et qui appartient en totalité à Mme Tennevet. Celle-ci, une femme d'une quarantaine d'années, se réserve pour son habitation personnelle le troisième étage. Elle loue le premier et le second.

Au rez-de-chaussée, une cuisine et un vaste vestibule.

—M. de Rützwoski, nous dit Mme Tennevet, n'était mon locataire que depuis le 1er de ce mois. Je lui avais loué mon second étage moyennant cent francs par mois.

—Vous le connaissiez ?

—Aucunement. Il s'était présenté lui-même, et comme je lui avais demandé qui lui avait indiqué ma maison, il m'avait répondu que cela ne me regardait pas. Il m'avait payé la location d'un mois, soit cent francs.

—Il ne prenait pas ses repas chez vous ?

—Jamais. Le matin, il sortait vers huit heures; se rendait, disait il à ma bonne, chez son professeur de chant, M. Lassalle; rentrait après déjeuner et faisait de la musique jusqu'à cinq heures; sortait pour aller dîner et rentrait toujours vers dix heures du soir. Il ne recevait jamais aucune visite.

—Vous avait-il dit ce qu'il était venu faire à Paris ?

—Oui, bien qu'il parlât très peu. Il m'avait raconté qu'il appartenait à une excellente famille, mais qu'il s'était brouillé avec ses parents pour faire du chant, qu'il appartenait comme baryton à la troupe du Théâtre impérial de Saint-Pétersbourg, qu'il venait passer six mois de congé à Paris pour compléter ses études musicales.

—Aviez-vous déjà vu la jeune femme qui a trouvé ici la mort d'une façon si mystérieuse ?

—Jamais. Du reste, voici ma domestique qui vous dira comment cette jeune femme s'est présentée.

La domestique de Mme Tennevet nous confirme les assertions de sa maîtresse :

—Notre locataire, nous dit Mlle Marie Thomas, ne recevait jamais aucune visite. Hier soir, à six heures, une jeune femme, très élégamment vêtue, me demanda, avec un accent anglais très prononcé, si M. de Rützwoski était là. Je lui répondis qu'il était malade.

—Je sais, me répondit-elle; il m'a écrit.

Et je lui fis monter les deux étages en l'éclairant.

Je n'entendis, pendant la durée de sa visite, aucune discussion, quand tout à coup, à six heures et demie, une détonation retentit.

Madame, au même moment, ouvrit sa porte. C'est elle qui a tout vu, car j'ai couru aussitôt prévenir la police et chercher un médecin.

Mme Tennevet nous a fait d'abord visiter, au premier étage, une chambre située au-dessous de celle où le drame s'est déroulé et où sont apposés les scellés.

Le mobilier est défraichi. La pièce est éclairée par deux fenêtres donnant sur la rue de la Faisanderie. Entre les deux fenêtres, une armoire à glace. Dans un des angles de la chambre, un piano. Un lit de milieu fait face à la cheminée.

— C'est exactement la même pièce, nous dit-elle et le même mobilier! Cette chambre est occupée par un Américain. Un drôle de corps! Quand il a su le drame, il m'a donné congé!

Mme Tennevet veut bien alors nous raconter la scène terrible à laquelle elle a assisté :

—Je me précipitai dans l'escalier. Au même moment mon locataire sortait de sa chambre. Il paraissait affolé et poussait des cris d'une voix rauque.

Je crus qu'il était fou. Je lui frappai sur l'épaule et lui dis machinalement, sans savoir même de quoi il s'agissait :

—Cela ne sera rien!

—Allez vite chercher un médecin et le commissaire de police, me répondit-il.

J'envoyai ma domestique avertir le commissaire de police et prévenir un médecin.

Pendant ce temps, je pénétrai dans la chambre. M. de Rutzwoski m'accompagnait. J'aperçus une jeune femme qui râlait, assise sur un coin du lit. Elle était tout habillée et avait son chapeau sur la tête, comme si elle avait été frappée au moment où elle allait quitter la chambre.

Sa tête était penchée en arrière, sur le traversin, et était couverte de sang.

—Vous ne voyez donc pas que la malheureuse expire ? me dit M. de Rützwoski.

Quelques minutes après, le médecin arrivait. La victime se plaignait douloureusement. Il lui lava le front. La balle avait fait, près de la tempe, une blessure assez profonde et avait pénétré, par l'œil, dans le cerveau.

—Il faut aller chercher un chirurgien, déclara le docteur. Il n'y a pas une seconde à perdre.

Et il inscrivit un nom sur sa carte. Ma domestique qui était revenue repartit aussitôt.

Le docteur avait étendu la jeune femme sur le lit. Il lui avait enlevé ses vêtements. Il avait tenté de la ranimer en lui faisant respirer des sels. Mais tous les efforts étaient inutiles. La blessée poussait des gémissements qui nous déchiraient le cœur, mais ne revenait pas à elle.

A sept heures, le commissaire de police arriva avec son secrétaire.

A huit heures, la jeune femme expirait sans avoir pu répondre aux questions que le magistrat s'était efforcé de lui poser.

M. Landel, commissaire de police, qu'avait rejoint à neuf heures M. Gauneval, juge d'instruction, procéda alors, séance tenante, dans la chambre même où s'était déroulé le drame, à l'interrogatoire du jeune Russe.

Rützwoski, qui avait repris tout son sang froid, déclara tout d'abord que Mme Ellen Gore, une jeune Américaine qui faisait comme lui ses études musicales à Paris et avec qui il entretenait des relations depuis deux mois, avait été victime d'un accident en maniant un revolver :

—J'avais mon revolver sur ma table de nuit, ajouta t-il. Elle le prit pour l'examiner et le laissa tomber si malheureusement que le coup partit et que la balle l'atteignit au front.

Mais, quelques instants après, Rützwoski était forcé de convenir que cette version était inadmissible. Il prétendit alors que, pour des motifs qu'il ignorait, la jeune femme s'était suicidée.

M. Landel lui dit, à brûle-pourpoint :

—C'est vous qui l'avez tuée!

Mais le jeune Russe, mettant sa tête entre ses mains, s'écria :

—Quelle infamie!

Une perquisition fut faite séance tenante dans sa chambre. Elle amena la saisie de diverses lettres écrites en russe et en allemand.

Hier matin, dès la première heure, M. Landel perquisitionnait au domicile de Mme Gore, 11, avenue de la Grande-Armée, dans un family-house tenu par Mme de Laponterie. Il a saisi diverses lettres de Rützwoski et apposé les scellés sur la porte de la chambre de la jeune fille.

Nous nous sommes rendu dans la soirée, 11, avenue de la Grande Armée, mais Mme de Laponterie s'est refusée à nous fournir aucun renseignement :

—Vous ne serez pas servi à souhait, nous dit elle, parce que vous avez affaire à une ignorante!

Nous avons appris, d'autre part, que Mme Ellen Gore n'habite Paris que depuis le 25 août. Elle est originaire de Chicago.

—C'est une très jolie blonde, fort distinguée, nous dit une pensionnaire du family house de l'avenue de la Grande-Armée. Elle passait ses journées à faire de la musique et ne recevait ici aucune visite.

Rützwoski avait habité, avant de louer rue de la Faisanderie, une maison meublée, 3 avenue Mac Mahon.

—Il n'est resté ici que quelques jours, du 5 octobre au 1er novembre, nous a dit Mme Ragoval, la propriétaire de la maison, et nous n'avons eu qu'à nous louer de lui. C'était un homme très doux, l'homme le plus charmant du monde. Il habitait une petite chambre au cinquième étage et ne recevait jamais ici aucune visite, ni masculine, ni féminine.

Avant de descendre avenue MacMahon, M. Jean de Rützwoski avait logé quelques jours à l'hôtel Lord Byron, mais dans cet hôtel il s'était fait inscrire sous le nom de Robekoff. Avait il un intérêt à cacher son nom véritable ?

Ajoutons que M. de Rützwoski-Robekoff est originaire d'une province du Caucase. Il est officier de réserve et affecté au corps de la garde impériale.

Nous avons vu M. Landel qui nous a fait la déclaration suivante :

— Quelque invraisemblable que puisse apparaître le récit de la version donnée par M. Rützwoski, il est encore impossible de dire si l'on se trouve en présence d'un meurtre ou d'un accident.

L'hypothèse d'un suicide est complètement écartée.

Jamais la jeune femme n'avait manifesté l'intention d'en finir avec la vie.

Le corps de Mme Ellen Gore a été transporté à deux heures, à la Morgue et M. le docteur Socquet a été chargé de procéder à l'autopsie.

Le revolver de Rützwoski a été saisi. Il est encore chargé de six balles. C'est un revolver à sept coups de provenance américaine.

Interrogé par M. Gauneval, Rützwoski a continué à nier énergiquement être le meurtrier de Mme Ellen Gore. M. Gauneval a demandé au bâtonnier de désigner un avocat qui assumera la défense du jeune Russe.

Conflits entre Cosaques et grévistes.

Presse Associée—

Londres, 2 décembre—Une dépêche spéciale de St-Pétersbourg annonce que de sérieux conflits ont eu lieu récemment entre des Cosaques et 3,000 grévistes à Vladi-Kavnas. Des coups de feu ont été échangés et quelques hommes tués et trente blessés des deux côtés. Plus de 100 grévistes ont été arrêtés.

—:o:—

Le nouveau ministre américain en Russie.

Presse Associée.

Londres, 2 décembre — Robert S. McCormick, l'ambassadeur américain en retraite de l'Autriche-Hongrie nommé ambassadeur en Russie, est parti pour le continent où il doit s'entretenir avec son prédecesseur à St Pétersbourg, M. Tower, qui l'attend à Paris.

M. McCormick ira à St Pétersbourg à la fin de la semaine pour y retenir une maison et retournera à Vienne la semaine prochaine.

Il présentera ses lettres de rappel à l'empereur François-Joseph vers le 15 décembre.

LE PRÉSIDENT DE LA Chambre de Commerce Américaine à Paris.

Nous avons été honorés hier de la visite de M. Francis Kimbel qu'accompagnait notre sympathique consul de France, M. Ambrogi.

Trop courte, assurément, a été cette visite qui nous a valu une heure des plus aimables. M. Kimbel est président de la Chambre de Commerce Américaine à Paris, depuis la création de celle-ci, il y a neuf ans. Il est Américain de naissance, mais habite la France depuis une trentaine d'années. Il suit avec un vif intérêt tous les progrès qui s'accomplissent dans le pays de son berceau, où fut le nid de ses premières tendresses.

M. Kimbel est venu en Amérique plusieurs fois, cette dernière pour assister à l'inauguration de la nouvelle Chambre de Commerce de New York.

Avant de rentrer à Paris où le rappellent des affaires de haute importance, il a tenu à parcourir en observateur les principaux centres américains, et voilà comment la Nouvelle-Orléans a pu lui offrir l'hospitalité pendant deux ou trois jours.

M. Kimbel est heureux des liens d'amitié qui existent entre la France et l'Amérique et qui se resserrent de plus en plus; mais il voudrait que les deux grands peuples eussent des intérêts communs, pour ainsi parler, qu'ils se rapprochassent plus encore par la conclusion d'un traité commercial basé sur la réciprocité. La France, toujours spontanée dans tous ses élans, accueillerait, à l'heure présente, avec faveur une initiative dans ce sens, et les bienfaits qui en découleraient seraient inestimables des deux côtés de l'Atlantique.

La Chambre de Commerce Américaine à Paris compte deux cent soixante-treize membres. Elle travaille très activement à l'extension des relations commerciales des deux pays, et sa prépondérance est grande dans le centre où elle se meut.

M. Kimbel est émerveillé des progrès qui s'accomplissent tous les jours en Amérique, dans toutes les voies: il croit le pays appelé à de brillantes destinées.

Une rosette rougeoit à sa boutonnière; c'est le gouvernement français qui l'a décoré de la Légion d'Honneur. En le faisant ainsi sortir du rang le gouvernement a sans doute voulu le remercier de l'attachement qu'il témoigne à la France et rendre un hommage mérité à sa haute personnalité.

THEATRES.

THEATRE TULANE.

"The Strellers" font merveille depuis dimanche au Tulane, grâce au talent des artistes et surtout aux splendides toilettes de Miss Marguerite Sylva.

Aujourd'hui, mercredi, grande matinée, nouveau succès pour Miss Sylva, l'étoile de la troupe, et Dave L. Don, qui a conquis le public.

GRAND OPERA HOUSE.

"Gismonda", le chef d'œuvre de V. Sardou, fait salle comble, à chaque représentation, depuis Dimanche. M. McDowell est superbe dans le rôle d'Almerio auquel il donne beaucoup de relief. On sait que le rôle de Gismonda est rempli par Miss Florence Stone, une des meilleures artistes de la scène américaine.

THEATRE CRESCENT.

Très belle salle, hier, en matinée, au "Crescent". On y donnait "The Cowboy and the Lady", le grand succès de cette semaine pour les représentations de R.

Feuilleton

—:DE:—

L'Abeille de la N. O.

No 46 Commencé le 15 octobre 1902

DETTE SACRÉE!

GRAND ROMAN INÉDIT

Par Paul Rouget.

TROISIEME PARTIE

La Comtesse Irène.

(1

UNE BELLE CHASSE.

Suite.

Il dit tout haut, se parlant à lui-même :

—Elle se dirige vers les Aulnelles. Il faudra que je m'informe....que je sache qui elle est.

—Dans quelle intention ?

—Ceci, mon cher de la Roche, ne regarde que moi.

—Oh! oh!....ne te fâche pas ...Bigre! comme tu es d'humeur pointilleuse aujourd'hui.....Et dire que nous avons failli être rivaux! Vertuchoux! comme disait mon arrière-aïeul, nous nous serions entr'égorgés.

Il avait repris le ton de la plaisanterie.

Il ajouta :

—Et tu ne crains pas que le bruit d'une aventure, chez toi, dans ton propre domaine, parvienne aux oreilles de la comtesse ?

D'Esclabert eut un haussement d'épaules.

Son front se rembrunit.

—Mon cher, prononça-t-il, tu dis des bêtises.

"Qui renseignerait la comtesse ? Et puis, que m'importe, après tout....Celle-ci n'est pas d'humeur jalouse, que je sache.

"Elle doit fort bien se douter que, dans le comte Roger d'Esclabert, il n'y a pas l'étoffe d'un mari fidèle.

—N'empêche que tu es un grand pécheur devant l'Eternel ....La comtesse est divinement belle, elle aussi....et de société agréable.

D'Esclabert l'interrompit d'un geste.

—Laissons là ce sujet, veux-tu? Voir de la Roche faire de la morale est chose réjouissante.

"Je veux savoir quelle est la jolie enfant qui vient de passer près de nous comme une apparition de rêve....Je le saurai.... Et sans plus de retard encore, mon cheval donc....et en avant!

.....

Côte à côte, au trot de leurs montures, ils cheminaient sur la route.

Ils n'échangeaient plus aucune parole,

Ce fut de la Roche qui rompit le silence.

—Alors, dit-il, tu persistes dans ton projet ?

—Oui.

—Tu veux avoir, dès aujourd'hui, des renseignements sur cette jeune femme ?

—Parfaitement.

Mais la chasse....tes invités ?

—La chasse prendra fin sans moi... mes invités retrouveront bien, sans ma présence, le chemin du château.

Il parlait d'un ton bref, et une flamme singulière brillait dans ses prunelles.

—Peste, mon cher, tu es un homme de décision, toi. Cependant, tu oublies un détail. Si cette admirable créature a produit sur ton imagination une très vive impression, cette impression, chez moi, n'a pas été moins profonde.

—Oh! toi....tu es arrivé ici hier....tu repars demain.

Vexé, de la Roche répliqua :

—Ce qui veut dire, si je comprends bien, que tu me juges un rival de peu d'importance. Les circonstances te donnent raison peut être. Au surplus, rassure toi. Jamais je n'ai aimé une femme plus d'un quart heure. Lorsque l'amour passe près de moi, j'étends tranquillement la main vers lui. Si je peux le saisir, tant mieux. S'il me glisse entre les doigts, tant pis. Je ne cours pas après. D'ailleurs, veux tu que je te donne nettement mon opinion sur la jeune femme que tous deux nous avons remarquée. Je n'ai fait que l'entrevoir à peine. Cela m'a été suffisant pour pour porter sur elle un jugement presque définitif. Son visage respire une grande honnêteté. Ses yeux sont francs, purs et tristes.

"Tu n'as pas été sans t'apercevoir qu'elle avait des vêtements de deuil.

—Une veuve peut être.

—Oui!

—Bah.....Toute veuve est consolable!....Que ce soit le deuil d'un amour ou celui d'un homme qu'elle porte, je n'en ai souci!....Rien n'est éternel ici-bas.....Les femmes, surtout lorsqu'elles sont jolies, le comprennent aisément.

—D'Esclabert, mon ami, tu fais fausse route....Tu as l'habitude des triomphes faciles.... des beautés qui, jeunes filles ou femmes en puissance de mari, rendent immédiatement les armes. Prends garde, cette fois, je crains que tu n'ailles au devant d'un échec.

"Je ne crois pas me tromper.

"Cette jeune femme ne sera pas à toi.

D'Esclabert caressait de la main le col de son cheval, une bête superbe.

Il ricana :

—Vraiment. Tu as trouvé cela tout seul. Eh bien, mon cher, depuis tant d'années que nous sommes compagnons de plaisir, tu devrais pourtant savoir que ce que je désire, un jour ou l'autre, je l'obtiens. Je suis patient. Pour avoir une femme, il existe toujours un moyen. Ce moyen, il faut le trouver. Toute la question se résume là.

—Et....tu le trouveras ?

—Peut-être.

—Je te le souhaite. Où nous dirigeons nous ainsi ?

—Vers les Aulnelles. C'est également notre chemin pour rentrer au château. Les cors se sont tus....La chasse est finie ...Dans une heure, nous aurons rejoint nos invités....Nous expliquerons notre absence par un accident quelconque. C'est très simple, tu le vois.

—Certes. Je suis à tes ordres.

—Fort bien. D'ailleurs, le hasard nous sert merveilleusement. Aperçois-tu, à cinq cents mètres environ, un attelage conduit par un paysan qui vient à notre rencontre. Qui n'est-ce pas ? Ce paysan habite les Aulnelles. Il se rend souvent au château pour vendre les produits de ses champs. Infailliblement, il a rencontré tout à l'heure, sur sa route, la jeune femme dont nous suivons la piste. Par lui, sans doute apprendrons-nous qui elle est ?

—Et après ?

—Après ? Dame pour aujourd'hui ce sera suffisant...Demain j'aviserai.

Ils avaient enfoncé leurs éperons dans les flancs des chevaux.

Ceux-ci se cambrèrent..... partirent au galop.

Arrivés devant l'attelage qui s'était rangé sur la route pour leur faire place, les bêtes, à un commandement de leurs cavaliers, s'arrêtèrent net.

Le paysan respectueusement avait retiré sa casquette.

Roger d'Esclabert, sans répondre au salut de l'homme, prononça :

—Mon brave, vous allez me fournir un renseignement.

—Je suis votre serviteur, monsieur le comte.

—Dites moi....tout à l'heure, sur la route, n'avez-vous pas rencontré une jeune femme ?

—Vêtue de noir, n'est-ce pas ?

—C'est cela même.

Il questionna :

—Cette jeune femme habite les Aulnelles ?

—Oui, monsieur le comte.

—Vous la connaissez ?

—Mais oui. C'est la fille d'un ancien officier, le commandant Barandier, mort il y a trois ans d'une attaque d'apoplexie. Depuis, elle demeure avec sa tante, mademoiselle Noémie, que tout le monde aime et respecte dans le pays.

L'homme s'exprimait correctement.

Roger d'Esclabert reprit :

—Comment se nomme sa nièce ?

—Geneviève.

—Celle-ci est veuve, sans doute ?

L'homme eut une hésitation.

—Hum....fit-il.....c'est du moins le bruit qui court aux Aulnelles. Et ce doit être la vérité, puisqu'elle porte constamment des vêtements de deuil. Jamais elle ne parle à personne. Peut être est-ce aujourd'hui la première fois qu'elle sort seule. Toujours son enfant est avec elle.

D'Esclabert eut un mouvement.

—Ah! elle a un enfant ?

—Oui.....un garçonnet de deux ans....deux ans et demi ....aussi joli que sa mère, malgré qu'il ait avec elle peu de ressemblance.

—Mademoiselle Noémie Barandier et sa nièce possèdent une certaine aisance probablement ?

—C'est-à dire, monsieur le